

entre les deux époques de la vie de ces hommes fameux, l'une d'égarément et l'autre de résipiscence; ils s'approprient leurs visions impies et leurs blasphèmes, et ils ne tiennent aucun compte ou même ils se raillent de leurs désaveux et de leurs remords.

Les premiers sectateurs du voltérianisme ont montré une vive sensibilité à la vue des malheurs dont une sanglante et détestable anarchie couvrit un moment la France. Leurs prosélytes sont loin de montrer une semblable humanité. Le sang des martyrs a été une semence de chrétiens, suivant l'énergique expression d'un ancien docteur. Mais le sang versé en 93 n'est, dans une certaine portion, très-peu nombreuse, il est vrai, de jeunesse studieuse, qu'une semence de cannibales.

Les anciens incrédules, peu jaloux d'être pillés ou arrachés aux douces de la vie par une multitude déchaînée, voulaient une religion pour le peuple. Sous la nouvelle école, ce désir ne peut être accompli que d'une manière très-peu durable. Les chefs universitaires attachent le plus grand prix à ce que les enfants des divers cultes participent aux leçons du même instituteur, et qu'ils les reçoivent dans la même enceinte. Qu'arrive-t-il de là? Je vais vous l'expliquer. Un inspecteur se présente dans une de ces écoles; il fait cette question: " Jésus-Christ est-il réellement présent dans l'Eucharistie? " Le jeune catholique dit: *Oui*; son condisciple protestant, dit: *Non*. L'inspecteur fait des deux côtés un signe d'approbation: or, comme ces enfants comprennent très bien que le oui et le non ne peuvent être également vrais, leurs idées se confondent, ils ne croient plus à rien et ils tombent, le plus souvent, pour leur vie entière, dans l'athéisme pratiqué.

Lisait autrefois qui voulait les livres de Voltaire et des écrivains ses imitateurs ou ses échos. Aujourd'hui, tous les jeunes Français sans exception sont traînés dans des lieux où les doctrines pleinement irréligieuses perdent par mille voies et par mille ouvertures. Là se réalise donc, et par une cause nouvelle, le résultat que je viens d'indiquer, c'est à dire que tout y introduit dans des cœurs sans défense l'oubli et même le mépris de la divinité.

Je le dis sans hésiter, les novateurs du siècle dernier auraient repoussé tout cela, réprouvé tout cela, détesté tout cela.

Oui, si un faux sage du dix-huitième siècle, qui aurait laissé ses erreurs ou peut-être même la vie au sein des fureurs révolutionnaires reparaissait dans le monde, quels sentiments douloureux ne lui inspirerait pas l'état moral de notre patrie; et, en particulier, le sort de la génération qui s'élève! Pressé par son amour toujours vivant pour le pays qui le vit naître, il voudrait pouvoir s'adresser à la France entière et lui dire: Suppliez, avec des instances nouvelles et plus vives, les maîtres de votre destinée de ne plus souffrir qu'au retour de chaque année toute votre jeunesse soit enfermée sous les verroux du scepticisme. Demandez qu'elle ne soit plus contrainte de se presser dans une prison où l'air de la vérité lui manque et où la bonne odeur d'une religion divine, qui la préserverait de la corruption, ne peut arriver jusqu'à elle. Il est parmi vous des novateurs qui prétendent qu'en ce moment ils ont besoin de la servitude de l'éducation. Répondez-leur: Quoi! vous avez besoin de la corruption et de l'athéisme? Que voulez-vous en faire? Ignorez-vous que ces affreux instruments ne tardent pas à déchirer les mains qui osent s'en servir? Avez-vous donc mis si tôt en oubli l'histoire de vos pères? Ne vous ont-ils pas raconté ce qu'ils avaient de leurs yeux, des hommes sans foi et sans Dieu sacrifier tout à leur orgueil, à leur ambition, ravir le pouvoir, engloutir les richesses, bientôt se les disputer entre eux, se heurter avec fureur et enfin s'entr'égorgés les uns les autres?

Après ces mots, l'incrédule désabusé rentrerait avec joie dans le tombeau; mais son cœur trop plein et la vive inquiétude de son amour pour la France ferait sortir encore de sa bouche ces dernières paroles: Il semble que ce peuple ou une grande partie de ce peuple ait reçu de quelque oracle inconnu la pleine assurance qu'il n'y a point un Dieu dans le Ciel, ni de Providence qui veille sur les nations et les juges. Ces hommes qui, à force de vouloir tout comprendre, ne comprennent rien, pas même le langage de leur cœur, ni celui qui s'échappe de toutes les parties de l'univers, ferment obstinément l'oreille au démenti que leur donnent tous les peuples, tous les siècles, la vive lumière de la raison et le cri de la nature. Ah! leur conduite n'est pas un simple sujet d'étonnement, c'est un lugubre et profond mystère; leur égarément n'est pas une erreur, c'est un délire.

Recevez, Monsieur, l'assurance, etc.

† CLAUD-HIPP., Evêques de Chartres.
Univers.

Chartres, le 29 janvier 1846.

LETTRE D'ANGLETERRE.

Londres, 25 janvier.

Au Rédacteur de l'Univers.

Votre journal a su apprécier avec trop d'exactitude la portée de la crise politique et sociale que les destinées de l'Angleterre l'appellent à traverser, pour que j'ose rien ajouter aux considérations si élevées et si justes que vous avez soumises à vos lecteurs. Je viens seulement vous prier de me permettre un reprochement entre notre situation religieuse et notre crise politique.

Les publicistes étudient en général l'Angleterre en se plaçant au point de vue de ses intérêts matériels. Quelques personnes s'occupent de notre position exclusivement religieuse; mais il me paraît que l'on devrait juger ces situations en les éclairant l'une par l'autre. Ainsi, pour ne parler que du travail religieux qui se fait dans notre société, il semble que l'on ne voie pas

toute son importance parce qu'on perd de vue, quand on s'en occupe, l'ensemble de la position de l'Angleterre pour ne la voir que sous l'aspect qu'on étudie. L'on entend dire chaque jour que le retour de l'Angleterre à l'unité religieuse est une rêverie, de même que l'on traitait, il y a deux ans, de naïveté l'espérance de voir les hommes les plus éminents du puseyisme embrasser la foi catholique. On invoque les souverains de l'histoire pour montrer qu'un peuple prévaricateur n'est jamais revenu à Dieu sans que la Providence l'ait châtié de son apostasie. Mais en parlant ainsi, on ferme les yeux sur ce qui se passe autour de nous; ce sont précisément les événements dont nous sommes menacés qui fortifient les espérances catholiques, car tout annonce que nous touchons au grand jour du châtement.

On doit bien se persuader que ce n'est pas seulement notre édifice religieux qui s'ébranle sous l'ascendant du catholicisme, mais notre société tout entière chancelle sur ses bases. Nos grands partis politiques ont perdu leur ancienne homogénéité; ils sont en pleine fusion. La puissance de notre fièvre et opulente aristocratie est menacée dans son essence par un de ces coups que la Providence frappe dans de grands desseins. Notre orgueilleuse industrie, arrivée à l'apogée de sa gloire, n'ose pas interroger le lendemain. Voilà où nous en sommes, et quelques années suffiront pour rajeunir la vieille Angleterre, dans les transformations qui se préparent. Comment notre Eglise, la plus impopulaire et la plus monstrueuse de nos institutions (c'est elle est établie par la loi), échapperait-elle à ces métamorphoses?

Le rempart que jusqu'ici l'aristocratie a formé autour d'elle sera d'autant moins efficace à la protéger dans l'avenir que la force de cette même aristocratie aura été plus vivement ébranlée. Fut-il jamais dans notre histoire une situation plus propre à remplir d'espérance les amis de la religion et de l'humanité, et n'est-il pas très-légitime, très-naturel et très-rationnel de se tenir prêts pour les événements? Or, quel est, pour des chrétiens, le moyen le plus efficace de seconder l'accomplissement des desseins de la Providence? Dans les siècles de foi, l'on recourait à la prière; dans le nôtre, les hommes qui l'ont conservée agissent de même, sans se préoccuper du plus ou moins d'opportunité d'adresser leurs vœux au ciel, et sans s'alarmer du déplaisir que leurs prières pourront donner aux ennemis de leur croyance. Les premiers chrétiens pensaient que la prière ne saurait jamais être inopportune, et, plus sages que nous, ils laissaient à Dieu le soin de décider de l'heure où leurs vœux devaient être exaucés. Il est triste d'avoir à constater qu'un principe si élémentaire rencontre aujourd'hui des contradicteurs parmi les croyants. Il est des personnes qui se préoccupent de la résistance des obstacles, beaucoup plus qu'on ne songe à la puissance du levier à l'aide duquel on cherche à les renverser.

Tel événement qui dans un calme social profond, aurait eu besoin d'un secours des siècles pour arriver à son accomplissement, pour recevoir une solution précipitée dans les circonstances actuelles. La commotion que nous allons éprouver sera bien de nature à dissiper les préjugés les plus grossiers et à ébranler le matérialisme des masses. C'est ainsi que notre crise économique réagira sur notre situation politique, et viendra précipiter le dénouement du problème religieux, dont les spéculations de la sagesse humaine cherchent vainement la solution. Notre célèbre docteur Wiseman a fait preuve d'une connaissance profonde de notre situation, en choisissant ce moment pour solliciter en faveur de l'Angleterre les prières des catholiques du continent; et à cette occasion, je crois devoir vous dire brièvement quel a été en Angleterre l'effet produit par la manifestation de l'épiscopat français.

Au sein de l'Eglise anglicane, les hommes du parti le plus avancé, ceux qui sont le moins éloignés de Rome, se sont réunis de penser qu'ils avaient en France des frères priant pour eux, et ils s'unissent de toutes leur âme à ces pieuses supplications. Les anglicans qui cherchent à catholiciser leur Eglise en la maintenant ce qu'elle est, ceux qui ont été le plus profondément affligés de la conversion de M. Newman et qui ont fait foi dans la puissance de la prière catholique; ceux-là ne veulent ni s'entretenir ni entendre parler de ce que les évêques français ont publié et publient des mandements qui ordonnent la célébration de la messe, des neuvaines et des prières pour le retour de leur Eglise à l'unité. Les puseyistes de cette seconde catégorie gardent le silence le plus absolu sur un événement dont ils semblent redouter l'effet, et afin de ne pas ajouter au trouble que le grand ouvrage de M. Newman a jeté dans les esprits, ils font tout ce qui en est leur pouvoir afin de cacher ici ce qui se passe en France, et l'on a même remarqué que les journaux ecclésiastiques de l'Angleterre semblent avoir reçu le mot d'ordre pour ne pas divulguer ce que l'on juge prudent de garder secret. Ainsi l'*English Churchman*, par exemple, qui, en reproduisant la lettre du Dr. Wiseman, semblait prendre l'engagement de dire à ses lecteurs quelle réponse était faite à cet appel, a gardé sur un fait de cette importance le silence le plus absolu, on assure que c'est avec l'assentiment du Dr. Pusey. Mais tous les organes de la publicité n'ont pas la même réserve; les grands journaux politiques, le *Times* entre autres, ont annoncé régulièrement, d'après l'*Univers*, quel est le nombre des évêques qui ont répondu à l'appel du Dr. Wiseman. Jugez de l'établissement d'un négociant de la Cité ouvrant le *Times* pour y chercher les cours de la Bourse de Paris, et qui trouve, sous la rubrique des dernières nouvelles de France, que quinze ou vingt évêques ont prescrit aux prêtres et aux fidèles de leurs diocèses des prières pour demander au ciel le retour de l'Angleterre à la vraie foi! Cette étrange nouvelle le frappe, puis elle le préoccupe, et l'homme d'affaires qui, absorbé dans des spéculations, a d'abord passé dessus légèrement, y revient ensuite dans la